

**Dominic Dagenais. *Grossières indécentes : pratiques et identités homosexuelles à Montréal, 1880-1929*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2020, 306 p.**

Amélie Grenier

Volume 21, numéro 1, automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1076991ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1076991ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (imprimé)

1927-9299 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grenier, A. (2020). Compte rendu de [Dominic Dagenais. *Grossières indécentes : pratiques et identités homosexuelles à Montréal, 1880-1929*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2020, 306 p.] *Mens*, 21(1), 120–125.  
<https://doi.org/10.7202/1076991ar>

contrairement au mythe qu'Hébert a elle-même négligemment entretenu). Elle la montre telle qu'elle se dessine dans les sources. Ce faisant, elle lui redonne sa lumière, qui, au passage, éclaire tout un siècle d'une manière particulière.

— *Sophie Doucet*  
*Historienne indépendante*

**Dominic Dagenais. *Grossières indécences : pratiques et identités homosexuelles à Montréal, 1880-1929*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2020, 306 p.**

*Grossières indécences* porte sur l'émergence de la culture homosexuelle montréalaise. Dans son ouvrage, issu de sa thèse de doctorat, Dominic Dagenais cartographie les lieux de rencontre et de sociabilité homosexuels, en plus de faire le portrait de ses participants et des liens les unissant. De ce fait, il apporte une contribution majeure à l'historiographie de l'homosexualité au Québec, dont les études se campant avant la Seconde Guerre mondiale restent encore marginales. L'auteur tente de « repérer les traces de vécus homosexuels de 1880 à 1929 pour analyser la façon dont ces individus ont interagi avec la culture urbaine montréalaise et participé au développement du monde homosexuel de la ville » (p. 13). Le choix des bornes temporelles s'appuie sur l'historiographie nord-américaine qui situe, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'au premier tiers du XX<sup>e</sup>, l'émergence des cultures et des identités homosexuelles dans les grandes villes. Cette période lui permet également d'analyser l'effet de l'introduction, en 1890, du délit de grossière indécence dans le droit criminel canadien. Inspiré de la loi anglaise, il s'agirait d'une réponse des réformateurs moraux à la visibilité grandissante de l'homosexualité dans l'espace public. La multiplication des affaires en lien avec des comportements homosexuels dans les tribunaux montréalais après l'introduction de ce délit témoignerait de l'émergence de cette « culture » homosexuelle qui serait distincte par ses codes et ses pratiques communes. L'urbanisation et l'industrialisation de la société faciliteraient cet essor en créant de nouveaux lieux de sociabilité et en permettant aux

travailleurs salariés de s'émanciper de la cellule familiale. C'est, selon lui, ce qui explique que cette culture homosexuelle soit d'abord masculine puisque les femmes atteignent plus tardivement cette même autonomie (p. 9). Pour Dagenais, l'introduction de ce délit constitue donc « un tournant dans la pénalisation des actes à caractère homosexuel, alors vus par les autorités politiques comme un phénomène nouveau » (p. 14). Il termine sa période d'étude en 1929 parce que les dossiers de cour sont scellés après cette date.

À l'aide de sources judiciaires, de dépositions de commissions d'enquête, d'articles de journaux et de sources produites par des personnes ayant pris part à la vie homosexuelle entre 1880 et 1929, il analyse « [t]oute[s] les mention[s] se rapportant d'une manière ou d'une autre à des actes ou désirs homosexuels » (p. 13). La variété des sources utilisées montre à quel point l'auteur se préoccupe d'analyser les multiples facettes de son sujet. Toutefois, un manque à cet ouvrage concerne l'absence de précision sur les dossiers judiciaires répertoriés. Il indique avoir retenu 177 dossiers de la Cour du Recorder, les plus vieux remontant à 1899 (début de la conservation de ces documents), mais que les affaires de grossières indécentes étaient réservées aux tribunaux supérieurs (Cour des sessions de la paix et Cour du Banc du Roi ou de la Reine) (p. 45 et 245, note 2). Comme ces tribunaux supérieurs peuvent traiter de plusieurs types de délits relatifs à l'homosexualité, dont des affaires d'assauts indécents, et que l'auteur cherche à analyser l'effet de l'introduction du délit de grossière indécence en 1890, il est étonnant qu'il ne précise pas le nombre exact de dossiers se rapportant à ce délit ni leur répartition dans le temps. Dans une note en bas de page, il indique que les dossiers des tribunaux supérieurs se répartissent ainsi : 7 entre 1880 et 1889, 60 entre 1890 et 1899, 65 entre 1900 et 1909, 130 entre 1910 et 1919 et 24 entre 1920 et 1929 (p. 246, note 3). Ainsi, bien que le format d'édition ne le permette pas toujours, il aurait été bénéfique de retrouver des tableaux en annexe détaillant annuellement le nombre de dossiers judiciaires retenus et en fonction de l'acte d'accusation afin d'avoir une meilleure compréhension de l'évolution de ce type d'infractions. En l'absence de tels tableaux,

les données qu'il présente laissent penser qu'après l'effet de 1890, c'est plutôt la décennie 1910 à 1919 qui semble marquer une période importante de répression de l'homosexualité, mais que cette répression s'arrête brusquement après la guerre. De plus, ce choix d'analyser l'effet d'une loi fédérale inspirée d'une loi anglaise comme réponse à l'émergence d'une culture homosexuelle montréalaise est plutôt inusité. À cet effet, à l'aide des statistiques criminelles du Canada, on aurait aimé que l'auteur situe cette réponse québécoise par rapport à ce qui s'est fait dans les autres provinces canadiennes afin de mieux cerner la spécificité québécoise en la matière.

Le premier chapitre porte sur le délit lui-même. Après avoir présenté le portrait sociodémographique des accusés de grossière indécence et les logiques réformistes dépeignant les mineurs et les jeunes adultes comme des victimes de leurs partenaires plus âgés, Dagenais illustre comment les discours médicaux de l'époque renforcent cette conception criminologique en reliant les racines de cette déviance au domaine de la pathologie. Il présente également les stratégies policières qui sont employées pour mettre en application cette infraction, dont le recours à des agents d'infiltration et à la surveillance ciblée dans les lieux connus pour les rencontres homosexuelles ainsi que la coercition de mineurs afin qu'ils viennent témoigner contre leurs partenaires en échange d'un adoucissement de leur peine.

Le deuxième chapitre cartographie les principaux lieux de rencontre de cette sous-culture montréalaise. Selon les dossiers de cour de justice, les quartiers ouvriers sont propices aux rencontres entre les garçons mineurs et les hommes majeurs. Ces garçons acceptent d'avoir des rapports à caractère sexuel moyennant une forme de rétribution avec ces hommes, de la classe moyenne inférieure et des couches supérieures. Ces relations se vivent notamment dans les salles de théâtre et de cinéma, dont celles du quartier du Red Light. Ces lieux sont propices aux échanges de nature sexuelle, car ces espaces de sociabilité tolèrent davantage la transgression des normes sociales (p. 119). Finalement, les squares et les parcs deviennent, durant cette période, des lieux de rencontre pour la

jeunesse montréalaise, qui y vit ses premières romances. Ceux qui partagent des désirs homosexuels prennent l'habitude de se rejoindre au carré Dominion, qui devient le pôle de la culture homosexuelle. Les toilettes de la gare Windsor sont reconnues pour les possibilités qu'elles offrent d'y vivre des expériences homosexuelles, et les premiers bars gais s'ouvrent aux abords du parc à la fin des années 1920.

Le troisième chapitre revient sur les relations entre hommes et garçons mineurs qui composent plus du quart (120 dossiers) des infractions relatives à des actes à caractère homosexuel (p. 122). Alors que la majorité de ces dossiers témoignent d'une certaine forme de rémunération entre un homme et un garçon et que le niveau socioéconomique de ces hommes, âgés en moyenne de 36 ans, est plus élevé que les garçons qui viennent essentiellement d'un milieu ouvrier et des quartiers populaires, Dagenais refuse de qualifier ces relations de travail du sexe. Pour l'auteur, le développement de liens d'attachement entre ces partenaires judiciairisés se rapproche davantage de la culture des *charity girls* que de la prostitution (p. 157). Dagenais remarque également que ces relations reproduisent le schéma traditionnel des relations hétérosexuelles où les hommes prennent l'initiative des rapports sexuels. Les garçons, qui restent passifs lors de ceux-ci, adopteraient un comportement davantage « féminin », à défaut de trouver une meilleure terminologie.

Il s'agit du chapitre central de l'ouvrage et certainement le plus intéressant. L'auteur tente de contextualiser au mieux ces relations et refuse de les rattacher à de la prostitution. Certes, des liens d'attachement devaient exister entre ces partenaires masculins et les relations les unissant ne devaient pas toutes relever d'une forme de prostitution dans son sens le plus traditionnel. Toutefois, les différences socioéconomiques entre les partenaires ne peuvent exclure qu'il s'agissait probablement d'une forme de prostitution masculine pour plusieurs garçons répertoriés dans ces archives. D'ailleurs, comme l'auteur le mentionne dans son premier chapitre, l'adoption du délit de grossière indécence s'inscrit dans le projet de loi 65, qui « vise essentiellement à durcir les articles de loi destinés à contrer

l'exploitation sexuelle des jeunes femmes » (p. 19). L'histoire de la prostitution masculine étant encore peu étudiée, cette recherche de Dagenais offre des pistes d'analyse intéressantes pour quiconque s'intéresse à cette question.

Le quatrième chapitre porte plus spécifiquement sur les clubs sociaux informels, centrés sur des activités sexuelles collectives entre hommes, dont le célèbre club de la Patrie Est du D<sup>r</sup> Geoffrion, le club de la rue Saint-Hubert de Joseph-Ernest Carreau et du presbytère de la rue Dorchester. Les soirées sont organisées par des hommes de la classe moyenne inférieure et supérieure, qui jettent « les bases de la culture gaie moderne » (p. 82). Selon la dizaine de causes que Dagenais a pu retrouver dans les dossiers judiciaires, la plupart de ces soirées se déroulent dans des maisons privées et ont été dénoncées par des voisins. Il constate, à l'instar des autres études nord-américaines, que les hommes qui prennent part à ces événements adoptent des comportements « féminisés », s'habillent parfois en femme et s'appellent « sœur[s] » (p. 186).

Finalement, le dernier chapitre porte un regard sur la conscience identitaire et sur le monde lesbien montréalais. On remercie l'auteur d'avoir entrepris de documenter l'histoire de l'homosexualité féminine durant cette période où les sources sont encore discrètes, comme en témoigne le cas d'Elsa Gidlow. Arrivée en 1905 à l'âge de 6 ans dans la métropole, elle part vivre aux États-Unis en 1920 à la recherche de l'amour, après s'être butée aux difficultés de rencontrer des femmes partageant ses préférences sexuelles à Montréal. Durant son passage dans la métropole, elle réussit à réunir quelques bohèmes et intellectuels avec qui elle partage ses goûts littéraires et ses idées anticonformistes, notamment sur l'homosexualité. Selon Dagenais, les pratiques homosexuelles de ce cercle littéraire ne constituent pas le ciment du réseau, contrairement aux clubs homosexuels présentés dans le chapitre précédent (p. 215). Elle se lie d'amitié, par l'entremise de son ami journaliste Roswell George Mills, avec Lucien Lacouture, un couturier haut de gamme qui vit avec son ami de cœur, le chapelier Henri Lamy. La nature de leur relation est connue de leurs clientes ce qui n'empêche

pas les dames bourgeoises de faire affaire avec eux pour la confection de leurs robes et chapeaux (p. 218). Mills, quant à lui, aime bousculer la bourgeoisie lors de ses sorties au théâtre ou à des concerts en portant des tenues flamboyantes agrémentées de bijoux (p. 224). Ces habits seraient un signe caractéristique aux hommes éprouvant des désirs homosexuels, ce qui confirmerait l'émergence d'une « culture » homosexuelle dans le premier tiers du xx<sup>e</sup> siècle.

À la lecture de cet ouvrage, il semble clair que le délit de grossière indécence vise moins à criminaliser l'homosexualité en tant que telle qu'à la cloisonner dans la sphère privée entre hommes majeurs. Le cas de Lucien Lacouture et de son ami de cœur en est un exemple particulièrement évocateur. Les stratégies policières consistant notamment à cibler des lieux publics de rencontres homosexuelles montrent la volonté des autorités d'encadrer les pratiques homosexuelles plutôt que de les réprimer. À cet égard, il n'est pas étonnant que Dagenais ait répertorié peu de cas de clubs sociaux permettant des activités sexuelles collectives dans les archives puisque ces dernières ont lieu dans la sphère privée. L'adoption de comportements féminins et d'habits distincts de la part des hommes afin d'être reconnus comme homosexuels tend à corroborer cette analyse puisqu'elle montre une certaine liberté dans l'expression de leurs préférences sexuelles dans la métropole québécoise de l'époque.

En conclusion, en documentant l'émergence de la culture homosexuelle au Québec, cette recherche apporte une contribution importante à l'historiographie. À ce titre, il s'agit certainement d'un ouvrage de référence incontournable pour quiconque s'intéresse à ce champ.

— *Amélie Grenier*<sup>1</sup>

*Candidate au doctorat, Université Laval*

---

<sup>1</sup> Cet article a bénéficié du soutien du Fonds de recherche du Québec – Société et Culture.